DELEBRET Lona

5 rue de la Gare, Bâtiment D, Logement D002

59160 LOMME

delebret.lona@gmail.com

07.81.61.11.37

Catégorie Adulte

Être un Homme

Michelle était une femme des années 1940. Cheveux bouclés, les joues roses, un peu rondelette, habillée de robes et de tabliers tout au long de la journée, perchée sur des talons de six centimètres: la seule paire de chaussures qu’elle avait. Elle ne connaissait que la vie de femme au sortir de la guerre. Elle ne savait ni lire, ni écrire, ni calculer, ni jouer d’un instrument, ni faire autre chose qu’élever ses enfants, cuisiner et faire le ménage. Elle avait arrêté l’école à l’âge de 11 ans. Elle ne voyait rien d’autre que les murs de sa maison, le visage de ses voisines de temps à autre. Michelle n’avait que faire de la vie politique du pays, celle-ci était réservée aux hommes. Elle ne savait pas ce que ça faisait que d’avoir un compte bancaire, c’était monsieur qui s’occupait de cela. Elle n’avait pas le droit de ne pas enfanter : son mari seul avait le contrôle. À quinze heures, son mari, Paul, rentrait de la mine. Lui aussi avait sa routine mais disons qu’il était plus passif qu’actif dans sa vie. Il rentrait et plaçait ses pieds sous la table de la salle à manger. Il ouvrait son journal et lisait les dernières nouvelles du journal communiste de la région. Michelle devait lui servir sa viande, son bout de pain, ses pommes de terre bouillies et tout cela accompagnée de la première bouteille de vin qu’il va boire aujourd’hui. Au début, il avait les idées plutôt claires mais les bouteilles passaient et la conscience trépassait. Si sa femme ne faisait pas ce qu’il voulait, elle était frappée. Si elle ne respectait pas son rôle conjugal, elle était frappée. Si elle lui parlait, alors qu’il était saoul, elle était frappée. Quand ils marchaient ensemble, elle n’avait pas le droit d’être à côté de lui, elle devait être à un pas derrière lui. Quand ils allaient à une fête, elle devait s’asseoir à côté de lui et le laisser parler. Elle, elle n’avait qu’un droit : se taire à jamais. Cependant, une seule femme, dans la vie de Paul, était la prunelle de ses yeux bleus : sa fille aînée, Blanche. Il ne l’a jamais frappé, jamais insultée. Néanmoins, elle voyait le comportement qu’adoptait son père envers sa mère quand elle vivait encore avec eux, ce qui avait le don de déstabiliser la jeune femme.

Blanche était une femme des années soixante. Mini-jupes excentriques, bigoudis, rouge à lèvres et talons aiguilles faisaient partie de sa vie de femme. Elle faisait partie d’une des premières générations de baby-boomers. Mariés à l’âge de dix-sept ans, elle et son mari n’avaient pas obtenu le baccalauréat. Comme la majorité des personnes de leur génération et de leur classe sociale, ils s’étaient arrêtés au certificat d’études, à l’âge de treize ans. Toutefois, ils savaient lire, écrire et calculer. Au quotidien, le couple reproduisait la même cadence que leurs parents : Blanche ne travaillait pas, elle n’était autorisée qu’à trois choses : élever ses enfants, faire le ménage et cuisiner. Elle avait un calendrier bien strict pour s’occuper de sa maison et de ses dix enfants. Lundi, elle changeait les draps de la maisonnée, rideaux et voilages compris. Mardi, elle lavait le sol. Mercredi, elle dépoussiérait l’ensemble de la maison. Jeudi, elle nettoyait toutes les vitres. Vendredi, elle nettoyait, de nouveau, le sol de sa maison. Samedi, elle nettoyait les réfrigérateurs et congélateurs. Et dimanche, elle écossait les petit pois et épluchait les légumes. Sans compter les machines à laver à remplir et à faire tourner, le linge à faire sécher, la couture et le raccommodage, le repassage, et nourrir les dix enfants qui habitaient la maison. Elle avait la chance de pouvoir compter sur son aînée : Agnès. La routine de son mari était la même que son père. À vingt heures, Dominique rentrait du travail. Il mettait ses pieds sous la table de la salle à manger, attendait qu’on lui serve viande, pommes de terre et bout de pain et il ne fallait surtout pas omettre une chose : la bouteille de vin. C’était loin d’être sa première, généralement. Il rentrait à la maison avec deux verres de whisky et trois à quatre bières avalés lors du repas du midi. Quand il rentrait, il attendait aussi de sa femme que les enfants soient élevés à la perfection et comme il le voulait sans qu’il n’ait à lever un seul petit doigt : les filles devaient savoir faire le ménage, cuisiner, et s’occuper des plus jeunes, quant à ses fils, ils devaient se montrer « virils » selon l’idéologie de Dominique. Quand il n’avait pas ce qu’il voulait, il frappait. Quand Blanche lui disait « non », il frappait. C’était lui qui décidait quand son épouse pouvait vivre, quand elle pouvait respirer ou ce qu’elle devait faire ou non : si elle devait pratiquer du sport ou non, acheter un vêtement ou non, parler ou se taire.

Agnès est une femme des années quatre-vingt. Elle n’a pas fait d’études, elle non plus, par manque de moyens financiers et surtout, parce qu’en tant que première fille de la famille, elle se devait d’aider sa mère. Sa place n’était pas à l’université. Elle a obtenu plusieurs certificats d’aptitude professionnelle : un en coiffure, un en secrétariat… Mais à l’âge de dix-huit ans, son père prit la décision de la mettre à la rue. Après avoir été sans domicile fixe, connaissant la dure réalité de vivre dans la rue, dans le froid, sans tuteur en ce début de vie d’adulte, elle décida de poursuivre son chemin dans l’armée. Être un soldat la passionnait : non pas le fait de tenir une arme entre les mains ou de faire la guerre, mais de faire honneur à son pays, de faire régner la justice. Elle était un très bon soldat. Elle était tellement impliquée dans cette carrière que son souhait le plus cher était de combattre en tant que « casque bleu ». Cependant, un obstacle subsistait : les femmes n’étaient pas acceptées pour ces missions. Elle a alors décidé d’arrêter sa carrière militaire et de vivre avec mon père. Les temps ont été difficiles. Un 14 février, sa fille, Élizabeth pointa le bout de mon nez et fit la rencontre du XXIème siècle. À partir de ce moment-là, Agnès fut réduite au « rôle de femme » : élever sa fille, la nourrir et nettoyer sa maison. Elle avait abandonné sa carrière professionnelle pour devenir mère au foyer. Jacob, son mari, avait la même routine que ses ancêtres : arriver du travail, mettre les pieds sous la table et s’empiffrer. Il n’y avait pas d’alcool pour lui. Mais c’était la même chose, Agnès devait se taire, car lui apportait l’argent à la maison. Élizabeth n’était ni aveugle ni sourde. Elle était persuadée de comprendre ce qu’il se passait derrière la porte fermée.

Dans les coulisses de la salle de réception, Betty et moi nous préparons. Robe, coiffure, chapeau, chaussures, bijoux, maquillages : tout devait être parfait pour ce grand jour. Nous étions tous réunis : les garçons et les filles. De toute manière, personne n’était dénudé, nous ajustions simplement nos tenues de cérémonies. L’orchestre jouait sa dernière composition. Le stress montait entre ces murs. Soudain, mon regard est fixé dans le reflet du miroir, je me regarde et je vois tous mes défauts : mes cernes, mon acné, un cheveu blanc, un pli non repassé sur ma robe, mon maquillage qui a un peu coulé tellement à force de transpirer. Soudain, deux mains se posent sur mes épaules.

* Ne t’inquiète donc pas. C’est la fin, tu peux être fière de toi.
* Je sais, Valentin, mais je crains de faire une bourde.
* Une bourde ? Quelle bourde voudrais-tu faire ?
* Je ne sais pas, tomber de l’estrade ? Trébucher ? Ne pas dire merci ?
* Élisabeth, regarde-moi.

Je me tourne vers lui. Il était si beau dans son costume et dans cette toge de diplômée. Son sourire illuminait toute la pièce, ses cheveux châtains étaient parfaitement coiffés. Je me perdais dans la profondeur de ses yeux azurs.

* Tu reçois ton diplôme aujourd’hui. Tu seras docteure en mathématiques à partir d’aujourd’hui. Supposons que tu fasses une bourde, tu seras quand même diplômée et tu seras toujours la majore de promotion ? Oui ? Alors, ne t’inquiète pas, Elisabeth, me rassure-t-il avant de me prendre dans ses bras et de laisser un tendre baiser sur mon front.

Soudain Betty, qui a assisté à toute la scène, se met entre nous deux.

* De plus tu as un homme qui fait la cuisine et le ménage ! Tu as l’homme idéal !, s’écrie-t-elle en pointant mon petit-ami.
* Il n’est pas le seul à faire cela, je le fais aussi. Nous sommes égaux, c’est tout, répondis-je avec conviction.
* Et je ne suis pas un homme idéal. Je suis un homme de mon époque qui vit au côté d’une femme de son époque qui mérite de recevoir ce diplôme prestigieux et de mener la vie qui lui plaira au même titre que moi. Allez, on y va, nous avons un diplôme à récupérer !, s’exclama Valentin.

Bras dessus, bras dessous, nous nous approchons de l’entrée de l’estrade. Les noms d’une autre promotion sont énoncés. Un par un, les élèves montent sur l’estrade, s’agenouillent devant le directeur et quittent la scène en dansant, en souriant pour certains ou en fuyant pour d’autres. Soudain, le nom de notre promotion est appelé. C’est notre tour.

* Maintenant, je vous prie d’accueillir la majore de promotion : Élizabeth Vincen !, annonce le directeur de la faculté.

C’est mon nom. « Respire, Elizabeth ! Inspire. Expire. » Je mets un pied devant l’autre, l’impact de mes talons sur le sol résonne dans ma tête. Je n’entends plus rien autour de moi, juste ma forte respiration en cet instant. Je monte sur scène. Je n’entends rien sauf les cris de deux femmes du public, je tourne la tête : Blanche et Agnès, ma grand-mère et ma mère. Je ne souris pas, je suis concentrée sur la situation. Je détourne mon regard et m’avance vers le centre de la scène. Le directeur de la faculté m’attend, une étole violette à la main. Son adjointe, à côté de lui, détient le diplôme en papier entre ses mains. Un sourire se dessinent sur mes lèvres.

* Bonjour, saluai-je en leur serrant la main avant de m’agenouiller.
* Bonjour, toutes mes félicitations. Nous avons rarement eu des élèves comme vous dans notre école. Ce fut un réel plaisir pour nous tous de vous avoir comme étudiante. Vous êtes une source d’inspiration pour beaucoup, je peux vous l’assurer.
* Merci beaucoup pour ces quelques paroles, monsieur le directeur.

Il m’orne de l’étole, son adjointe me tend le diplôme. Comme dans un élan de joie, je brandis le diplôme en l’air, un grand sourire sur les lèvres. Je me dirige vers la sortie de la scène. Il y a un autre miroir là. Me voilà, chapeau et robe de diplôme, diplôme entre les mains et étole de docteur. Je peux souffler maintenant : je suis docteure en mathématiques. Émue, une larme coule le long de ma joue droite avant de s’écraser sur la robe de diplômée noire satinée, que je porte.

Pendant ces neuf dernières années, une seule chose m’a poussé à me lever chaque matin et à me rendre en cours ou en examen, à ne pas lâcher la rédaction de ma thèse, à réaliser mon rêve : La volonté de réaliser ce que Maman, Mamie et Mémé n’ont pas eu la chance de faire : Être un Homme.